

C'est ce qui produit la poésie, l'esprit, la causerie fine, l'élégance de la langue française, enfin.

\* \* La langue française !—Quelle belle fête elle vient d'avoir à Paris, quel hommage on lui a rendu, l'autre mois, dans une soirée inoubliable, en proclamant devant un parterre de princes des lettres, des arts et des sciences, Sarah Bernhardt, reine de la scène française !

Reine, dans toute la belle acception du mot, reine de la grâce, de la pure diction, de l'interprétation splendide des œuvres des plus grands poètes du beau pays de France !

La charmante femme était tout émue de se voir ainsi fêtée par tout ce que la France compte de sommités et c'est les larmes—de bonnes larmes—dans la voix qu'elle a pu répondre avec peine quelques mots à ses admirateurs.

Dans la soirée, après la démonstration faite au théâtre de la Renaissance, un oncle du Tsar de Russie et le duc d'Aumale se rendirent dans sa loge pour la féliciter et comme la grande artiste les pria de s'asseoir, le duc d'Aumale lui dit avec la grâce charmante qui distingue ce beau vieillard :

—Merci, Madame, je suis bien vieux, mais j'ai encore assez de force pour rester debout et m'incliner devant le génie.

Génie de l'art, en effet, génie de la belle langue d'oïl dont, trouvère aux doux yeux et à la voix d'ange, elle s'en va chantant les vers admirables, de royaume en royaume, d'un monde à l'autre, plantant ainsi, selon ses propres mots "le verbe français au cœur de la littérature étrangère."

Et, vraiment, quand je regarde l'œuvre qu'elle a accomplie, je me demande qui je dois admirer le plus en elle, de l'artiste à l'âme ardente ou de la bonne et patriote française qui ne semble accepter les bravos, les rappels et les ovations que comme un hommage rendu à la poésie de son pays.

Ah ! quelle vraie française que cette Sarah ! Ecoutez la parler de ses voyages en Amérique :

Dans la république Argentine, les étudiants pour honorer mon pays avaient appris Racine, Corneille, Molière et les feuilletons de Jules Lemaitre ; et ils récitaient tout cela dans la langue la plus correcte et presque sans accent. Au Canada, les députés et les sénateurs ont poussé mon traîneau aux cris mille fois répétés de : "Vive la France !" et, après chaque représentation, les étudiants entonnaient la *Marseillaise* que les Anglais écoutaient debout, chapeau à la main, avec le respect qu'ils ont pour toute manifestation noble."

La fête a été digne de la femme et de l'artiste, tout y a été grand, une de ces fêtes comme les Français seuls savent les faire.

André Theuriet, le nouvel académicien, lui a dit les vers suivants :

Comme les chevaliers, aux pays de féerie,  
Vers dame d'amour allaient à travers bois,  
Les poètes, vers vous—la Dame de leur choix—  
Viennent, portant chacun sa couronne fleurie.

Et moi, me souvenant, Sarah, qu'à *Jean Marie*  
La grande comédienne a daigné maintes fois  
Prêter son fier génie et l'or pur de sa voix,  
Je veux que mon brin d'herbe aux palmes se marie :

Et je mets à vos pieds les fleurs de mes forêts,  
Afin que la senteur discrète des genêts,  
Les épis de la sauge et de la marjolaine

Se mêlent aux festons des lauriers toujours verts,  
Qui fêtent votre gloire, ô Muse des beaux vers,  
En ce royaume d'art dont vous êtes la Reine !

Dans la soirée, des dépêches de félicitations lui sont arrivées de toutes les parties du monde, et le Canada a figuré dans ce concert de louanges par la voix de M. Louis Fréchette.

Sarah a répondu à tous, et voici le câblegramme reçu par notre poète national :

PARIS, 23 décembre 1896.

Fréchette, 408, Sherbrooke,  
Montréal (Canada),

Mille thanks pour adorable letter. Contenté aussi

avez fini *Venonica*, mais grand désir lire *Iroquoise* ; pense sera attrayant. Souhaits bonheur vous tous.

SARAH.

Fréchette, Sarah, ces deux noms me rappellent la sortie sauvage, autant que sotte, que firent certains journaux contre l'auteur des *Fleurs boréales*, pour avoir souhaité la bienvenue à la grande artiste à son arrivée sur la terre canadienne.

Comme ces pauvres gens doivent le regretter aujourd'hui, à moins que, dans leur incommensurable crétinisme, ils ne puissent même plus sentir leur infériorité.

Merci à Fréchette d'avoir si dignement représenté notre pays, par sa lettre enthousiaste, et prouvé ainsi que nous admirons une autre France que celle du roi Dagobert.

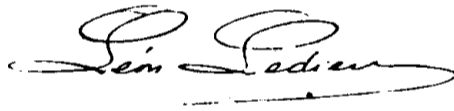
\* \* Au moment de clore ma causerie, voici qu'un remords me tourmente—cela m'arrive quelquefois—et j'en suis très heureux, car c'est la preuve que je vais devenir vertueux, si le R.P. Lacordaire a dit vrai en s'exprimant ainsi : "Le remords précède la vertu, comme l'aurore précède le jour."

Et mon remords, le voici dans toute sa candeur : Je me demande si, pendant l'année à laquelle nous allons donner le coup de pied d'adieu qu'elle a bien mérité, j'ai toujours rempli fidèlement et consciencieusement mon métier de chroniqueur. Et j'ai des doutes, des doutes basés sur de tels arguments qu'ils se sont métamorphosés en le remords susdit.

J'ai souvent manqué de fournir aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ le soporifique hebdomadaire que je me suis engagé à leur donner sous forme de chronique et je leur en fais mes excuses les plus platement laminées.

Je ferai mieux l'an qui va commencer, si Dieu me prête vie.

Merci de votre pardon, mes amis, et encore une fois : Bon an et bonjour.



## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 6 décembre 1896.

"Mon cher, c'est demain que je pars pour le Canada," est une phrase qui est fréquente, depuis quelques jours, dans notre Bohême Canadienne.

Zotique Clément est parti pour Londres, Paul Bliss pour New-York et mardi, les docteurs J.-A. Saint-Denis, Arthur Rousseau et mon frère, Arthur, partent pour le Canada.

Le vide va être grand, immense même puisque c'est de notre amitié la meilleure qui s'en va esseulant nos cœurs.

Que la mer leur soit bonne, le voyage joyeux et l'année heureuse parmi les compatriotes qui les attendent pour les fêtes.

Le docteur Arthur Rousseau se fixera dans sa bonne ville de Québec, mais il a promis de ne pas oublier ses patients de Samois, où il a pratiqué déjà pendant trois mois.

Le docteur J. A. Saint-Denis, dont j'aurai bientôt le plaisir de reparler dans un autre article se destine à Montréal, malgré que des amis de Vaudreuil insistent beaucoup pour qu'il se fixe parmi eux. Il emporte en partant, l'estime et la haute affection de ses maîtres et professeurs et en particulier du Dr Chatellier—célèbre pour les maladies du nez, de la gorge et des oreilles, du Dr Potain, pour les maladies internes et du Dr Pinard, pour les accouchements ; il leur a été en effet, en ces derniers temps, un lieutenant et un disciple habile, consciencieux et la main qui exécutait leurs ordres avec une perfection digne d'éloges.

J'ai le plaisir d'ajouter que c'est le docteur Saint-Denis qui était considéré comme le médecin de notre petite colonie canadienne d'ici.

Aussi, nous le recommandons tous à nos parents et amis.

\* \*

La soirée du 25 novembre dernier—la Sainte-Catherine—a été joyeusement fêtée par les Canadiens de Paris.

Un magnifique banquet—dans les salles de l'Hôtel-de-France, 5 rue de Beaune—nous attendait avec des vins fins et exquis arrosant des plats savamment préparés qui faisaient honneur au propriétaire et au cuisinier de l'Hôtel-de-France. Aussi ne leur avons-nous dit "qu'au revoir, à bientôt !"

Notre ami le Dr Elzéar Roy, agissait comme secrétaire-trésorier du banquet que j'avais l'honneur de présider.

Sa grandeur Mgr Gravel avait chargé M. l'abbé Houle de dire combien il regrettait de ne pouvoir assister au banquet.

Le président ayant toasté "au Canada et au clergé Canadien," l'abbé Houle répondit en termes heureux, puis d'autres toasts furent portés par les docteurs J.-A. Saint-Denis, vice-président de la Société Canadienne de Paris, Arthur Rousseau, Elzéar Roy, Louis Gauthier et M. Pierre Baro.

Après les dernières coupes de champagne, il y eut chant, piano et nos vieilles chansons canadiennes furent le couronnement de cette joyeuse fête que nous garderons parmi nos souvenirs les meilleurs.

En se séparant, il fut convenu qu'un autre banquet serait donné, le 1er de l'an prochain, par la "Société Canadienne de Paris."

J'allais oublier de vous dire que, parmi nos toasts portés, il y en avait un "au MONDE ILLUSTRÉ," qui se fait toujours l'écho sympathique de toutes nos fêtes.

\* \*

A l'inauguration de l'Université de Paris, dans la Sorbonne, notre compatriote, le Dr Charles-Auguste Prévost était l'un des délégués des étudiants de Paris, ce dont nous avons été heureux.



## L'AMOUR DANS LE NORD

(Voir gravure)

En voyant cette jolie photographie, il me revient un couplet d'une romance italienne que nous chantions parfois à deux ou trois à Rome. Ce couplet, le voici :

*I vostri sguardi fan com' il sole,  
Fan com' il sole nei campi nostri :  
Il sole, dove guarda, schiude un fiore,  
Dove guardate voi, schiudete un cuore !*

Ce qui signifie :

" Vos regards font comme le soleil, ils font comme le soleil dans nos champs ; le soleil, où il regarde, ouvre une fleur ; où vous regardez, vous, vous ouvrez un cœur ! "

N'est-ce pas ce qu'ont l'air de se chanter nos deux jeunes gens, dans notre gravure ?

Et parce que la scène se passe du côté du Nomingue, est-ce une raison pour que les cœurs soient moins enclins à ce doux sentiment créé par Dieu et mis au cœur de la presque totalité du genre humain : l'amour ? Soyez sûrs que, pour être en traîneau, dit *berlot*, et par un ou deux pieds de neige, ces bons jeunes gens n'en ont pas moins le cœur brûlant !—Ne les effarouchons pas : laissons-les à leurs doux aveux, bien qu'ils ne se regardent pas trop, n'est-ce pas ?—F. P.

## AUX LECTEURS

Ayant appris depuis peu qu'une autre personne emploie mon pseudonyme de *Lisette*, je signe maintenant tous mes articles de mon nom responsable.

MARIE AYMONG.